

Qu'est-ce que Joseph Conrad a pu voir de l'État Indépendant du Congo. Il est assez étonnant que personne ne se pose cette question en retraçant et en étudiant en détail le court séjour du marin écrivain dans cette contrée.

C'est en 1889, le 24 septembre, qu'un courtier maritime de Gand, G.C. De Baerdemaecker, écrit une lettre à Albert Thys, l'administrateur délégué de la C.C.C.I, en lui recommandant le capitaine anglais Korzeniowski, désireux de prendre du service au Congo. En s'informant sur le personnage, Thys fut plus impressionné par ses 15 années d'expérience comme marin dans les marines marchande française et anglaise que par sa tentative de suicide et sa participation passive à une contrebande d'armes après avoir dilapidé la petite fortune de son oncle avec différentes maîtresses dans les ports des Caraïbes et du Vénézuéla. La rencontre du capitaine avec Thys aura lieu le 7 mai 1890 date à laquelle est signé l'engagement du marin pour un salaire mensuel de 250 francs, comme capitaine d'un vapeur de la SAB navigant sur le fleuve Congo et ses principaux affluents. Le salaire de 250 francs par mois correspond à trois fois le salaire d'un bon artisan belge à l'époque si j'en crois le livre des comptes de mon arrière grand père et de son père.

Le 20 mai 1890, Conrad embarquera dans le port de Bordeaux sur le bateau « La ville de Maceio » qui emporte, vers le port de Matadi, une cargaison de rails pour le chemin de fer en construction. Matadi sera atteint le 13 juin, début de l'aventure congolaise de Conrad, qui restera 15 jours dans cette ville pour s'acclimater tout d'abord. Pendant cette période, Conrad se plaindra d'avoir à mettre en caisse des défenses d'éléphants. C'est en effet la principale activité économique du Haut Congo à l'époque (180 tonnes d'ivoire fossile exportée), le caoutchouc atteint à peine 100 tonnes et le copal 2 tonnes. L'huile de palme (2.300 tonnes) et les palmistes (6.500 tonnes) proviennent exclusivement du Mayombe à l'époque. Il est nécessaire de préciser qu'il y a moins de 750 expatriés en 1890 et la plupart d'entre eux sont au Bas Congo (plus de 500) à Boma et à Matadi où les bases de la ligne de chemin de fer viennent de débiter au mois de mars. Il y a également très peu de compagnies dans le Haut Congo en 1890 (La SAB, La Sandford -propriétaire du Florida-, la Compagnie Hollandaise et c'est tout), la plupart des affluents du fleuve Congo sont toujours en période d'exploration et les 250 expatriés (missionnaires, militaires explorateurs, fonctionnaires et autres) sont répartis sur une superficie égale à cinq fois la France. Il est étonnant de lire, dans les écrits manifestement inspirés de certains journalistes (Alain Nicolas.- L'Humanité), que Conrad, dans son roman *The Earth of Darkness*, paru en feuilleton en 1898 et en volume en 1902, décrit toute l'horreur de la colonisation belge. (Celle-ci ne débutera qu'en 1908).

Le 28 juin, Conrad part, à pied, sur la route des caravanes vers Léopoldville qu'il n'atteindra qu'après 35 jours de marche pénible et après avoir pris un repos de deux semaines à mi chemin. C'est un exercice obligé pour tous les expatriés qui rejoignent le Haut Congo généralement en une vingtaine de jours, pour les porteurs qui les accompagnent et pour tous ceux dont le travail est d'amener à Léopoldville les marchandises arrivant au port de Matadi. Les notes de Conrad et l'itinéraire de la route des caravanes suivie, repris dans « *Le journal du Congo* », correspondent à ces 35 jours.

Conrad sera reçu assez froidement par Delcommune, le directeur de la SAB, qui n'apprécie pas le repos pris en cours de route alors que le bateau doit aller chercher un agent gravement malade au Stanley falls. Quelques jours de retard coûtent souvent des vies humaines dans ces conditions.

À Léopoldville il apprend que le bateau (Le Florida) qu'il devait commander a coulé dans le fleuve et qu'il voyagera comme second sur le « Roi des Belges » un steamer de 25 tonnes propulsé par une roue arrière et commandé par Koch, un marin norvégien expérimenté. Le fleuve n'étant pas balisé, on ne voyage que durant la journée pour éviter les rochers affleurant, les bancs de sable et les snags, troncs d'arbres totalement immergés et fixés dans la vase. Les commandants dressent aussi des cartes de



Au début du mois d'octobre 1890, à l'âge de 33 ans, Conrad succombera lui-même à une attaque de dysenterie et sera traité par le médecin américain des missions protestantes de Léopoldville (à l'époque, c'est le célèbre docteur Sims qui est à Léopoldville) avec de l'ipéca et des pilules d'acétate de morphine, mais le médecin de l'état décidera de le faire descendre sur Matadi. Vu son état, cette descente s'effectuera vraisemblablement en tipoi (un malade de la dysenterie étant très affaibli) et le médecin de Matadi jugera utile de renvoyer Conrad en Europe par le premier bateau au début du mois de novembre. Cette pratique est assez courante avec les expatriés qui s'adaptent mal, ceux qui sont sujets aux maladies tropicales graves et dont la vie est en danger s'ils restent en Afrique équatoriale.

En réalité, Conrad n'a pratiquement rien vu de l'EIC si ce n'est la route des caravanes, bien portant puis malade ; les berges du fleuve Congo pendant qu'il naviguait ; la ville de Matadi durant une quinzaine de jours, en pleine effervescence depuis le début de la construction du chemin de fer (mars 1890) ; l'arrivée massive des matériaux et les nombreux décès parmi le personnel du début des travaux, Chinois, Coastmen et Européens ; quelques autres localités, Boma, Léopoldville et probablement des escales sur le fleuve, dans la pénombre, en soirée : Bolobo, Coquilhatville, Nouvelle Anvers, Upoto, Bumba, Basoko, Stanleyville qui est encore un fief des arabisés. Renseignements beaucoup trop succincts pour créer la trame de ses nouvelles mais qu'on retrouve parfois dans certains détails. Cette trame a manifestement été trouvée dans d'autres romans ou récits de l'époque (Kipling ou Stanley ?) ou dans la presse anglaise (Pall Mall) qui publie déjà, en cette fin de siècle, de nombreuses informations sur l'EIC.

Conrad n'avait manifestement pas assez de résistance physique ni morale, conditions indispensables pour être un pionnier dans l'État Indépendant du Congo et son rêve d'enfant de connaître cette tache blanche sur les cartes de l'Afrique était irréalisable. Le dépit qu'il en ressentit explique en grande partie la noirceur avec laquelle il dépeint ces contrées ; sa manière de gommer ce rêve de sa mémoire.